

(Un podcast à soi – Mai 2020 – Charlotte Bienaimé)

Les chemins d'intensité

Adel Tincelin, Trévéray, le 12 mai 2020

*Pour C/Sharon
Gratitude pour ce voyage retour*

Je suis au bout du chemin, celui que, depuis un moment, j'appelle – aux deux sens du terme : que je nomme en conscience et que j'invoque par manque de lucidité – un « chemin d'intensité ». Chemin tortueux avec ses détours scabreux, ses expériences limites, ses explorations profondes sans cesse recommencées, et dont j'ai fini par faire ma zone de confort, mon territoire personnel, ma singularité de vie.

C'est aussi le mot que je colle à un texte qui parlerait de ces modalités d'exploration et de ce qu'elles permettent : de comment on passe d'un monde à un autre, de comment on s'engage vers une refondation des mondes, des modes, des vies en intensité comme en sens. Un peu comme si je voyais la vie en deux dimensions, avec ses deux coordonnées – une horizontale du sens et une verticale de l'intensité – et que je cherchais la limite exponentielle qui permettrait la bascule vers l'autrement.

Dans ce texte, je m'imagine parler des sentiers de déconditionnements des genres, des races, des classes, des morales, des violences, des mésamours. De la traversée des lisières, de l'envers des décors, de comment je plonge dans les éléments et je m'y installe avec les fées, les sorcières, les elfes et toutes les créatures du monde.

Au bout d'un de ces chemins d'intensité, à l'envers d'une lisière, au détour d'un confinement, j'ai trouvé le black-out et rencontré les fourmis. J'ai reçu de plein fouet une leçon d'humilité et compris ce à quoi j'appartenais, où était mon chemin des mondes nouveaux – pour l'instant.

*

C'est samedi. J-10 du déconfinement et je monte la colline. J'ai trouvé un chemin qui mène discrètement à la forêt interdite. J'ai pris un sac, beaucoup d'eau – je n'aime pas l'idée de manquer d'eau quand je suis sous influence. Je marche doucement. J'ai fait une semaine de jeûne et de diète, c'est le printemps et je me réjouis de ce moment de connexion à la terre et au cosmos que je vais m'offrir. Je suis concentré.

Il y a le lutin à l'entrée du bois, son aspect bonhomme, racine déterrée. Il me laisse entrer – ou pas. Peut-être que je passe sans attendre complètement son accord, sans le prendre complètement au sérieux. Je balance entre le récit littéral que je me fais du chemin intérieur et initiatique de mon confinement et celui un peu moqueur qui fait mine de ne voir là qu'une promenade en forêt un après-midi d'avril. En vrai, des deux, je ne sais pas qui fait mine. Je ne sais pas qui se raconte quoi. Je suis pris dans les épaisseurs des récits, dans la concomitance des histoires possibles, dans leur intersection et leur parallélisme.

Je rentre dans la forêt. Je sais exactement où je vais : au bout du bois, avant qu'il ne retombe en pente abrupte vers la ville, dans une clairière, deux fleurs blanches et mauves à clochettes m'attendent. Il y a un chemin tracé et en même temps non. Parfois, il se dissout dans les branches et les herbes. J'avance droit. Devant moi, un chevreuil s'échappe. Assis, je vois une buse passer. Lui et moi de nouveau, mon amour d'avant. Je me demande si un récit est encore possible entre nous. Ou si là aussi, je me raconte des histoires.

Je trouve une plume pour l'autel. Il y a l'eau, les fleurs. Les moucherons aussi. Je gobe.

*

Je pars de l'amour, de la question, de la possibilité encore. Je me touche. C'est le trip, ça me met sensuel, pas vraiment comme d'habitude, pourtant. C'est fort. Ça va vite – ou pas.

Allongé au sol, plaqué, j'en appelle soudain à l'initiation. Au seuil de la bascule, une part de moi ne peut s'empêcher d'en appeler aux forces profondes, à la compréhension des grandes trames de l'univers. Une part de moi se rêve sorcier, s'invente chaman, se croit grand comme le cosmos.

Une petite fée-branche regarde le spectacle, émerveillée et joyeuse. Les feuilles du printemps forment leurs habituelles spirales lysergiques. L'herbe pourrait être menaçante, le ciel bleu métallique un peu opaque.

Il y a beaucoup de lumière, beaucoup de couleurs. Je ne peux pas tant : d'habitude, je sors la nuit pour goûter ces mondes. Si je ferme les yeux, je sombre dans le noir et les abysses archaïques. Je prends le sein maternel, régression jouissive dans un bain d'amour blanc crème lacté jusqu'à lacération du sein, rouge et noir en failles, plongée dans le grand huit des anneaux d'un serpent primal aux écailles sombres. Je ne sais pas à quelle profondeur je me trouve.

Au loin – ou pas – des bruits répétés indistinguables : chevreuil ou pic-vert ? Ma concentration n'y fait rien. Les sollicitations visuelles, auditives sont innombrables ; je me sens submergé ; je replonge.

Je me prends en pleine face les retournements infernaux des forces. Tout est dans tout et son contraire. La lumière dans l'ombre dans la lumière. Le mal dans le bien dans le mal. La violence dans l'amour dans la violence. Le mouvement ne cesse jamais. Je suis et ne suis plus. Ma matière se retourne telle une peau, une mue, ruban de Moebius lancé à toute vitesse.

Les grandes trames d'un récit cosmique sont bien là ; moi, je ne sais plus. Jusqu'au vrombissement.

*

J'ai d'abord pensé que les colonnes de fourmis qui avaient envahi mon sac, mes chaussures, mon blouson, en larges colonnes avaient déclenché le bad trip : qu'en en appelant aux forces profondes, la Terre m'avait pris au pied de la lettre et envoyé ses armées de petits mercenaires aussi flippants qu'inoffensifs en guise de réponse ironique. Plus tard, redescende aidant, je songe que la Terre ne connaît pas l'ironie, qu'elle a eu la bonté d'entendre que la leçon avait assez duré : les habitantes de ses surfaces sont venues interrompre mes visions et m'inciter à retrouver le chemin de mon humanité.

Je chasse les fourmis, secoue péniblement, oublie de respirer. Je régule les montées d'angoisse. Je sais que je peux. J'ai compris que le trip était fini et que ce serait désagréable jusqu'au bout. Je range mes affaires. Je me fais l'effet d'un aventurier survivaliste pris à son propre piège, d'un ado défoncé vaguement honteux en retour de teuf.

Je remballe tout sur le dos. Je bois beaucoup plus que d'habitude. Je dois retraverser le bois au pic de défonce. Une défonce dont il ne reste que les troubles sensoriels, sans la saveur existentielle et cosmique du voyage. Et en même temps : la traversée du bois vaut un retour de quête astrale. Je reviens de chez les morts. J'ai vu et revu tout s'assécher, la mort aspirer tout. Non pas la mort que je connais, celle qui grouille encore de vie, de chair, de vers, de gaz. Mais l'envers du vivant, là où il n'y a plus de passage, que du vide, du creux. Désertion de toute substance organique, minéralisation totale du monde, perte des dimensions spatio-temporelles qui permettent de parcourir l'univers.

Je me rappelle que le chevreuil est psychopompe et je repense à la porte, à l'entrée de chaque vague, de ce désert bleu gris figé aux pics rougeoyants et géométriques, qui, comme sucé de l'intérieur, sombre dans le mouvement chaotique et inexorable de l'obscur. Je repasse les portes de mon monde en sens inverse, celles du bois et de la lisière. J'espère que je marche droit. Je crois. J'éprouve l'urgence à avancer ; je ne suis pas certain de n'avoir pas laissé aux écailles luisantes une partie de moi, de mon âme, de ma féerie.

Le bois sec craque sous mes pas. Les branches vivantes me balaient le visage. Rien n'est vraiment dangereux ; rien n'est vraiment rassurant. Les tas de bois au milieu du chemin sont des tombes-portes vers les mondes souterrains, d'où pourraient surgir les morts, d'où je sens frémir les âmes – chacune une étape vers la sortie. L'amie me dira que les terres meusiennes sont si meurtries que peut-être leurs blessures sont venues me transpercer dans la sécheresse de ce printemps en confinement.

La forêt s'éclaircit, ou plutôt jaunit et rougit : feuilles d'automne restées au sol, chemins d'affouage qui se dégagent. Je respire et en même temps pas. La lisière est là ; je reviens aux limites de mon monde ; je suis sain et sauf. Je longe la route, sur le chemin-frontière qui sépare et lie les mondes, incapable de me poser, aller et retours, bas en haut, pas à pas. Douze heures encore avant de redescendre.

*

J'ai été au bout d'un chemin et d'une certaine manière de cheminer, au bout d'un certain besoin de comprendre aussi. J'ai compris qu'il y a certaines choses que je n'ai pas besoin, que je n'ai pas envie, que je ne suis pas en mesure de comprendre.

J'appartiens à la surface de la Terre, aux humaines, au corps et au cœur de ce qui est et de qui je suis. J'ai compris que ma féerie était là, dans les éléments humains et terrestres, dans leur corporéité et leurs limites organiques, psychiques, émotionnelles, dans les limites de ma corporéité.

J'ai soif de cette humanité et de cette féerie. J'en appelle à la douceur des chemins qui viennent. Je ne veux plus tracer les sentiers à la hache. Je veux nager avec les autres humaines dans notre bain terrestre. Avec la buse et le chevreuil, les fourmis et les fleurs à clochettes.

*

Nos corps sont enfermés et je vis le confinement de manière initiatique : la traversée de mes parts d'ombre, la confrontation à mes limites et mes empêchements. Je n'ai pas de maison à moi, je navigue seul depuis novembre avec ma fille à mi-temps. Je suis enfermé sans me sentir chez moi, je suis en collectif sans me sentir en famille, je suis enthousiaste, inquiet et fatigué, je suis serein et traverse le chaos.

Les fées sont là. Elles offrent leurs cercles du cœur. J'offre des cercles du cœur, des cercles du sexe. Je contribue. Ça va de soi que c'est là que ça se passe pour moi : dans le soin apporté à ma communauté féérique et transpédégouine, au croisement du spirituel et du politique. Là où il y a autant de plaisir que de vulnérabilité, d'écoute que d'accueil, de partage que de danses.

C'est ce que me disent les fourmis : trouve et accepte ta place, ta position dans le monde, là où, industriel, tu peux insuffler de la spiritualité dans la politique et souffler de la radicalité dans la féerie.

Je veux travailler concrètement sur les imaginaires, lutter contre tous les imaginaires de la banalité (comme le dit si joliment Foxie2000), rouvrir sans cesse les possibles dans nos corps et nos esprits, préparer nos corps et nos cœurs à ce qui vient, les aider à se défaire de ce qui n'est plus, les accompagner à se rencontrer autrement.

Il y a les rituels, les pratiques corporelles, les pratiques créatives, les espaces de parole, l'exploration des expressions des genres et des sexualités, l'apprentissage d'autres manières de se parler et de se penser, la création de lieux qui permettent de travailler concrètement à nos transformations, transitions, transfigurations.

C'est ce que je vis de plus proche, il me semble, d'une certaine conception de l'écoféminisme. Ce terme ne m'inspire pas plus que ça : non par aversion politique, mais par méfiance idéologique. Il m'évoque la possibilité d'un retour de binarité d'une écologie au féminin qui viendrait m'exclure de son imaginaire, au nom de la femme que je ne suis pas. Mais je vois les liens et les échos.

Je veux prendre soin de nous, à l'abri de nous, de nos corps queer, de nos psychés complexes, délicates, fragilisées par les exclusions du monde. Pendant le confinement, j'ai entendu une copaine heureuse de se trouver confinée dans l'absence apaisante d'interactions sociales, dans la possibilité d'arrêter les anxiolytiques, d'être qui elle est sans le regard indéfiniment posé sur elle par ceux qui occupent d'autres espaces de réalité et de genre. Je l'ai vue ne pas être satisfaite pleinement, vivre avec tristesse et douleur sa solitude. Et pourtant soulagée. Qu'est-ce qui se détend dans nos corps et nos âmes quand elles ne sont plus confrontées au quotidien au regard conditionné de l'autre ?

Dans la campagne où je m'installe, en Meuse, près de Bure et de ses projets d'enfouissement nucléaire dont, à l'aune de l'éveil actuel de nos consciences, je peine à croire que la Terre permette jamais qu'on ouvre en elle des profondeurs de stockage mortifère, je me sens étrangement à ma place. Depuis février que j'habite Ligny-en-Barrois, Biencourt-sur-Orge, Bure, Tréveray, je n'ai pas le souvenir d'un regard venu se poser pesamment sur mon corps, comme il m'arrivait quotidiennement à Paris.

Je goûte la douceur de cette indifférence. Peut-être les confins de la Meuse rurale et populaire ont-ils d'autres soucis que ceux du genre : les conditions de vie y sont sans doute assez rudes pour ne pas s'embarrasser de la non-question du respect des codes de la binarité. Peut-être qu'activistes au look queer & schlag, trans,

électrons libres ne forment-ils, vu.es de l'extérieur, qu'un seul et même groupe aussi identifié qu'indéfinissable.

Le réseau activiste anti-nucléaire grouille de personnes trans et non-binaires. J'y suis accueilli tel que je suis, sans autre question. Cet espace de marginalité variable selon les lieux et les personnes offre une marge d'être aux expressions de genre – et ce, malgré l'héritage viriliste des luttes politiques radicales.

Peut-être ai-je trouvé ici des lieux qui me conviennent, une terre blessée par l'histoire, des villages qui se vident et où causent les vieilles et les vieux, des luttes qui se mènent, des forêts qui déploient leur magie malgré l'omniprésence de l'agriculture industrielle, des lieux où je vais pouvoir commencer à œuvrer après des décennies d'empêchement à faire. Peut-être que ce qui rayonne en moi de joie à la perspective de construire et d'offrir, de recevoir et de partager, passe avant la question de savoir si je suis un mec ou une meuf. Peut-être que je me raconte qu'ici, dans ces terres isolées et confinées depuis longtemps, on est prêt.e à accueillir quiconque et que je veux bien être ce quiconque. Que j'aspire, même, à ce quiconque.

Et puis que le reste, comme dirait Sexy Sushi, on s'en fout.